Née à Reims en 1925, j'étais la seconde fille de Pierre V. et d'Antoinette A. Monique, ma sœur aînée, m'avait précédée en 1923. Élisabeth, ma seconde et dernière sœur vit, quant à elle, le jour en 1927 et finalement, Claude, notre petit frère, poussa son premier cri en 1930. Nos parents s'étaient mariés en 1922. Papa était originaire de Lorraine, tandis que la famille de Maman prenait ses racines en Alsace. Nous habitions le centre historique de Reims, à deux pas de la célèbre cathédrale, haut lieu des sacres des rois de France. Les fenêtres de l'appartement familial s'ouvraient sur la place Godinot et sa fontaine. Papa était professeur de lettres grecques et latines. Il enseignait au Collège des Jésuites situé rue de Venise et il assurait également des vacations au collège Notre-Dame à Épernay. Maman travailla elle aussi à Saint-Joseph de Reims en tant qu'institutrice, puis comme bon nombre de femmes à l'époque, elle cessa son activité pour se consacrer exclusivement à l'éducation de ses enfants.

Tous les ans, au terme de l'année scolaire, toute la famille quittait Reims et nous partions, pendant deux mois et demi, prendre nos quartiers d'été à la villa Saint-Joseph, la maison que Papa et sa sœur Maria possédaient à Germaine. À mi-chemin entre Reims et Épernay, juchée sur les reliefs de la montagne de Reims, Germaine est un charmant village niché au cœur de la forêt. Pour rejoindre notre lieu de villégiature, nous prenions le train, plus exactement l'omnibus qui au départ de Reims desservait successivement Maison-Blanche, Trois Puits, Montbré, Rilly-la-Montagne et, finalement, Germaine, tout en haut de la montagne de Reims. Ce trajet, d'à peine une trentaine de kilomètres, prenait chaque été des allures d'expédition. Outre les bagages de la famille, nous ne partions pas sans embarquer la machine à coudre de notre mère. Maman profitait de la période estivale pour confectionner et assembler les vêtements que nous allions porter l'hiver suivant. L'antique machine à coudre de notre mère était un meuble à la fois lourd et encombrant. À destination, notre père chargeait l'imposant engin dans une brouette. Je le vois encore remontant la pente de l'avenue des Filaines, poussant de toutes ses forces cet étrange chargement à l'équilibre précaire.

Les vacances à Germaine restent profondément ancrées dans mon souvenir comme des moments exceptionnels, des moments de grâce. Nous y retrouvions nos cousins G., les enfants de Tante Elisabeth, la seconde sœur de Maman. L'été, la famille G. logeait aux Haies, au bas de l'avenue des Filaines. Nous retrouvions également Tante Madeleine, la sœur aînée de Maman, que nous appelions tous communément *Marraine*. Elle et son mari, Fernand M., habitaient encore à cette époque, une maison voisine de celle occupée par la famille G. Plus tard, ils quitteront le Hameau des Haies et acquerront la Ferme des Bœufs située hors du bourg de Germaine. L'installation du couple M. — ils n'avaient pas d'enfant — dans la maison de maître à l'entrée de leur nouveau domaine suscita bien des jalousies.

Chaque matin d'été à la villa Saint-Joseph, Maria, la sœur de Papa, venait nous réveiller et nous servait notre petit déjeuner. Nous passions ensuite nos journées à jouer dans le jardin, sous la tonnelle ou à proximité du pigeonnier aujourd'hui disparu. Jours d'insouciance et de jeux endiablés avec Jacques, Michel, Anne-Marie et Marie-Antoinette, nos cousins et cousines G., jours bénis d'un paradis perdu. Nous descendions régulièrement aux Haies retrouver nos cousins. L'après-midi, Maman délaissait ses travaux de couture et se joignait à nous. Nous

prenions le goûter tous ensemble, puis nous nous rendions dans un coin de la propriété que nous appelions la grotte ; là, nous récitions nos prières. Nous appartenions à un milieu où la religion catholique occupait une place centrale et prépondérante. Je me souviens que nos mères nous faisaient lire, à haute voix, les incontournables succès littéraires de l'époque, comme *les Lettres de mon Moulin* d'Alphonse Daudet. Je garde un merveilleux souvenir de ces moments où nous étions tous réunis.

Pendant que nous passions nos journées à jouer, Maman s'affairait sur sa machine à coudre. Papa, quant à lui, entretenait le potager et le verger avec le plus grand soin. Aujourd'hui encore, les nuits où je ne parviens pas à trouver le sommeil, je me remémore le jardin de mon père. Je me souviens que Papa voulut nous initier au jardinage. Il délimita une parcelle qu'il partagea en surfaces égales afin que chacun de ses enfants ait son propre petit potager. Je vois encore Claude repiquant ses premiers plants de poireaux à l'envers ; les feuilles fichées dans le sol et le fût en l'air ! Papa entretenait, non loin de la maison, à l'orée de la forêt, un second jardin potager. Il y cultivait des pommes de terre. En fin de saison, lorsque les tubercules étaient mûrs, nous participions avec enthousiasme à la récolte des pommes de terre. Je me souviens de mon émerveillement chaque fois que notre père arrachait un plant lourdement chargé et que nous nous précipitions, fouillant, grattant, à la recherche des derniers tubercules dorés que la terre gardait jalousement en son sein.

Ce furent de très belles années. Tout semblait aller pour le mieux, mais un simple détail me fit prendre conscience que la relation entre mon père et ma mère n'était pas aussi parfaite et sereine que j'avais pu l'imaginer jusqu'alors. Une nuit à Germaine, j'aperçus mon père déambuler en chemise de nuit dans le couloir. À mon grand étonnement, il entra dans une chambre réputée inoccupée et non dans celle où dormait notre mère. Je compris alors que mes parents faisaient chambre à part.

Et puis, un jour de 1937 à Reims, Maman nous appela dans sa chambre. Elle était en pleurs. Elle nous annonça que notre père et elle allaient se séparer. Brutalement confrontée à la remise en question de mon cadre familial, une situation inconcevable que, pas un seul instant, je n'aurais pu imaginer, je suis restée incrédule et impuissante.

J'ai vécu la séparation de mes parents comme un cataclysme qui bouleversa de fond en comble ma vie de jeune adolescente. Accablée de peine et de chagrin par le départ de Papa, j'ai peu à peu perdu pied.

Plus tard, j'appris que Maman avait été à l'initiative de la séparation. Mes parents ne divorcèrent jamais et aucune procédure dans ce sens ne fut engagée par l'un ou par l'autre. Maman était très croyante. Elle vivait sa foi d'une manière que je qualifierais de rigoriste et le divorce était pour elle une solution inenvisageable ; divorcée, elle aurait été, de fait, exclue de l'Eglise Catholique. Jamais personne ne nous éclaira sur les raisons qui poussèrent notre mère à prendre cette terrible décision.

Maman avait fait un choix, certes difficile, mais qu'elle assuma totalement. Sans ressources — Papa ne lui versa jamais aucune pension —, elle sut faire face à son destin ; celui d'une femme seule avec quatre enfants. Pour subvenir à nos besoins, elle apprit sur le tard le métier de sténodactylo et décrocha un emploi de secrétaire. Elle travailla pendant de longues années pour les établissements Ducantel et Hébert, négociants en engrais, au 75 de la rue des Moulins.

Notre mère était une personne volontaire. C'était aussi une femme d'une nature peu expansive et qui ne nous témoignait pas ou peu d'affection.

Une fois que mon père eut quitté la maison, à mon grand étonnement, la vie reprit de manière quasi normale comme s'il ne s'était rien passé. Papa n'habitait plus avec nous ; nous le verrions une fois tous les quinze jours ; un point c'est tout ! Effectivement, Papa revint nous voir toutes les quinzaines. À chacune de ses visites, Maman restait dans les étages. Elle refusait désormais de voir notre père et de lui adresser la parole. Est-ce par mimétisme que mes sœurs adoptèrent le même comportement que Maman ? Elles ont peu à peu rejeté Papa jusqu'à effacer son souvenir de leurs mémoires. Moi, je n'y parvenais pas et surtout je ne le voulais pas. Cette séparation que l'on m'avait imposée, a-t-elle renforcé l'image idéalisée que j'avais de mon père ?

Papa venait nous chercher, je crois, le dimanche après-midi. Il nous emmenait en balade sur les promenades de Reims et, souvenir mémorable, il tirait d'une grande gibecière qui lui tombait sur la hanche, des fruits qu'il avait cueillis à notre intention dans le verger de Germaine. Alors, je me gavais de fraises, de groseilles et de framboises, de beaux fruits mûrs à point. Chaque bouchée que j'avalais me ramenait à Germaine, dans ce jardin et cette maison où nous n'allions plus. J'étais tout à la fois heureuse de voir mon père et profondément désemparée, car rien n'était plus et ne serait plus jamais comme avant !

Je ne sais pas quand les premiers troubles se manifestèrent et je ne me souviens pas la forme qu'ils prirent. Je me souviens seulement que je me sentais de plus en plus mal dans ma peau.

Tous les quinze jours, Papa sonnait à notre porte. De quinzaine en quinzaine, sa mise se dégradait. Il était mal fagoté et n'avait pas fière allure. J'appris que les Jésuites l'avaient renvoyé du collège Saint-Joseph. Il continuait cependant d'assurer des vacations au collège Notre-Dame à Épernay. Si j'en crois les témoignages qui m'ont été rapportés, mon père avait, semble-t-il, peu d'autorité sur ses élèves. Après qu'il eut perdu son poste chez les Jésuites, Papa quitta Reims et élut domicile à Germaine. Chaque jour, à l'aller et au retour, il parcourait à pied les quinze kilomètres qui séparent la montagne de Reims d'Épernay. Est-ce le fait que notre père se laissait aller et que sa dégaine s'apparentait de plus en plus à celle d'un clochard qui poussa ma sœur Monique à prendre une initiative qu'aujourd'hui encore, je n'arrive pas à comprendre et encore moins à admettre ? Notre sœur aînée déclara à notre père que nous ne souhaitions plus le voir et qu'il devait cesser ses visites place Godinot. Monique avait pris cette décision au nom de toute la fratrie, mais sans en avoir, à aucun moment, parlé avec nous. Je ne

me souviens plus de ma réaction sur le moment. Je crois que j'ai été profondément déçue de ne plus voir mon père. Une fois encore, les faits s'imposaient à moi. Mon père ne venait plus nous voir ; c'était ainsi !

À la belle saison, nous reprenions le chemin de Germaine, le temps des vacances d'été. Nous n'allions plus à la villa Saint-Joseph, lieu de tant de beaux et merveilleux souvenirs. Maintenant, nous logions aux Haies chez Tante Élisabeth, la mère de nos cousins G. Je me souviens que nous jouions pendant des heures à cache-cache ou aux gendarmes et aux voleurs dans les nombreuses anfractuosités de ce lieu que nous appelions la grotte. À partir de 1938, date à laquelle Fernand et Madeleine M. s'installèrent à la Ferme des Bœufs, leur domaine devint aussi un peu le nôtre. Sur des photos datant de cette époque, on peut nous voir, tous les huit, alignés en rang d'oignons sur les degrés du grand escalier de la maison de *Marraine,* ou vêtus de justaucorps, exécutant sous la conduite de notre tante des mouvements de gymnastique dans un ensemble parfait.

Notre père vivait là, à quelques centaines de mètres de nous, mais devenu *persona non grata*, il était hors de question, pour nous, de lui rendre visite ou de le voir. D'ailleurs à quoi bon ! Nous ne parlions jamais de lui et nous devions vivre en refoulant chaque souvenir qui nous ramenait à lui. Ainsi vivaient ma mère et mes sœurs. Quant à moi, je lui conservais toute mon affection.

Chaque dimanche matin, notre père se rendait à pied, au bourg de Germaine pour assister à la messe. Papa était un homme extrêmement pieux et croyant. Pour rejoindre l'église, il descendait l'avenue des Filaines, puis, obliquant sur sa droite, il longeait la façade de la maison de tante Élisabeth. Chaque dimanche matin, à l'insu de tous, cachée à l'étage, je guettais le passage de mon père. L'espace de quelques secondes, je l'entrapercevais avançant sur la route sans jeter un seul regard en direction de la fenêtre où je me tenais immobile. Jamais, je ne l'ai interpellé. Je n'aurais jamais osé le faire et j'imagine que ma tante aurait sans doute fort mal accueilli une telle initiative de ma part.